

ont une grande tendance à engrasser, ou qui sont tenus constamment gras, les fonctions doivent réagir sur l'organisation, et enfin ces qualités sont, non-seulement augmentées, mais encore fixées sur la race. Par fonctions réagissant sur un organe, le poumon, par exemple, on entend le cas où cet organe devenant malade, en conséquence de ce qu'il ne fait pas ses fonctions naturelles, il est probable que la structure diminuée sera produite dans la progéniture d'un animal ainsi affecté ; de là la réaction. Le grand secret d'élever des animaux pour profit est d'en obtenir de l'espèce grasse, et de leur donner toute la nourriture qu'ils peuvent consommer, depuis leur naissance jusqu'à leur maturité. Mais quelque avanta-

geuses que puissent être ces qualités dans les animaux qu'on destine à la boucherie, il en est d'autres d'un caractère opposé, auxquelles il est à propos de faire attention ; ce sont le poids du muscle, ou de la chair, la constitution et l'aptitude à propager leur espèce ; et pour produire tout cela, il faut adopter un système tout différent. Le développement et la croissance convenable de muscles dépend, en grande partie, de l'usage qu'on en fait, attendu qu'un jeu de muscles en exercice actif croît en grandeur et en vigueur, tandis que ceux dont il est peu fait usage perdent de leur fermeté et de leur volume. Les bêtes à cornes ne demandent pas un exercice de nature à durcir les fibres musculaires, mais tendant seulement à les tenir en santé et à empêcher qu'elles ne deviennent trop grasses.

En nourrissent seulement un animal adulte, on n'a pas le pouvoir d'augmenter sa substance musculaire, mais on a celui, d'augmenter la matière adipeuse, qui, avec la fibre charnue, forme la nourriture.

L'expérience de tous les jours prouve la folie de négliger les jeunes animaux, de quelque espèce que ce soit ; mais cette négligence est particulièrement préjudiciable à l'égard des animaux dont la valeur dépend de leur taille, de leur symétrie et de leur constitution, choses qu'on obtient principalement par un bon abri et une nourriture abondante, durant les deux premières années, en autant que presque toutes les parties charnues (le muscle) d'un animal, qui sont celles qui rapportent le plus de profit, sont assimilées durant le temps de sa croissance.

NÉGLIGENCE DU JARDIN POTAGER CHEZ LES CULTIVATEURS.

La répugnance montrée par cette classe de gens à consacrer un peu de temps et de travail à la production de légumes pour l'usage de leurs familles, est des plus étonnantes. Ils paraîtraient croire que l'occupation est tout-à-fait indigne de leur attention. Les femmes peuvent bien s'en occuper, si elles le veulent; mais supposer que le cultivateur lui-même le voudrait, ce serait presque une absurdité! Demandez à un cultivateur pourquoi il ne met pas un petit morceau

sur sa terre en jardin potager, où il puisse produire en abondance des légumes sains et à bon goût, et dans neuf cas sur dix, il répondra qu'il n'en a pas le temps, et ne peut pas mettre son travail. C'est là une manière de penser et de parler tout-à-fait erronée ; car pourquoi lui a-t-il été donné du temps, si ce n'est pour se maintenir lui-même et maintenir ceux qui ont à compter sur lui ? des buts plus élevés toujours supposés. Si donc les produits du jardin potager peuvent, comme il n'y a pas à en douter, contribuer au bien-être et à la santé d'une famille, et à un meilleur marché que les productions d'un champ, c'est une chose inconsiderée, pour ne pas dire déraisonnable, que de regretter un peu de temps et de peine.

Longue est la liste des végétaux mangeables à choisir : une petite pièce de terre ainsi appropriée donnera asperges, cresson, radis, pois, fèves, courges, oignons, choux-fleurs, carottes, salsifis, panais, bettes, raves et tomates, outre plusieurs herbes utiles. Quelques journées de travail durant l'année suffiraient pour donner une abondance de ces choses. Il est probable que personne ne pourraient les produire avec plus d'avantage qu'un plus aisément que le fermier. Presque toujours il peut choisir un sol convenable et il ne doit jamais manquer de semeur. A dire vrai, il devrait avoir ces riches dons de la nature dans le meilleur état. Personne ne peut douter que les légumes ne contribuent à la santé et aux jouissances du cultivateur et de sa maison. Durant la plus grande partie de l'année, il a dans son jardin potager des articles de première nécessité, et il a dans son jardin, dans une matinée d'été, pour déjeuner, un plat de pois verts, ou de maïs doux, sont une affaire bien différente des mêmes articles achetés au marché en grandes quantités et déjà fanés, pour être mis à la cave pour l'usage ; des fraises ou des framboises apportées dans des assiettes ne perdent rien de leur goût, en passant directement de la bordure à la crème, sans être ballottées dans des corbeilles jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur forme et leur belle apparence ; et cependant, combien de cultivateurs ayant assez de terre inculte pour se procurer toutes ces douceurs, et combien plus d'habitants de petites villes et de villages, possédant toutes les facilités requises pour avoir un bon jardin, sont privés de cette source de bien-être, soit par ignorance, soit par indolence. Il ne devrait pas en être ainsi. Ceux qui n'en ont jamais fait l'essai seront étonnés en voyant combien est grand le produit du travail employé. Mais nous ne voudrions pas recommander de tenter trop. Un correspondant écrit qu'il a essayé pour la première fois de former un jardin potager, l'année dernière, et qu'il a planté ou semé de toutes les choses qu'il a vu recommander, et dont il a pu se procurer de la semence. Le résultat a été satisfaisant, comme on pouvait s'y attendre. Il n'est pas bon d'entreprendre trop d'abord. Quelques articles bien cultivés donnent de la satisfaction ; une grande collection mal soignée ne donne que du désarrement.

partie de l'année, il ne mange que du poisson salé, alinuent apte à engendrer les berouellrs ou des maladies semblables. C'est en conséquence de l'usage immodéré des viandes salées, sans la contre-tendance des végétaux, que ces maladies sont si fréquentes. S'il a à se nourrir de tant de viande salée, il doit se pourvoir de ce qui pourrait en prévenir les effets injurieux. Je trouve que ces gens ne répugnent pas à en manger, quand on leur en présente, mais en mangent avec autant de goût que d'autres, en apparence, en même temps qu'ils négligent d'en cultiver. Les frais qu'exige la culture des légumes sont peu considérables ; preuons pour exemple l'asperge : la couche une fois faite durera presque la vie d'un homme, et pour deux ou trois piastres on pourra se procurer un fond suffisant de plants. '

Si ces choses contribuent à la santé d'une famille, elles contribuent de même à ses jouissances. De combien, elles diminuent les dépenses de la maison, c'est ce que savent mieux que d'autres ceux qui sont assez diligents et industrieux pour les cultiver.—CLERICUS.

Le morceau ci-dessus, que nous tenons d'un ami du Haut-Canada, mérite d'être considéré soigneusement, car on ne peut dire de personne qu'il rit, s'il n'a pas un jardin. Il y a que celui qui en a un qui puisse apprécier l'agrément, le plaisir de s'asseoir à une table couverte des fruits qu'on a cultivés et cueillis soi-même. Una-

otte de raves, quelques pieds de laitue, prises au jardin, dans une matinée d'été, pour déjeuner, un plat de pois verts, ou de maïs doux, sont une affaire bien différente des mêmes articles achetés au marché en grandes quantités et déjà fanés, pour être mis à la cave pour l'usage ; des fraises ou des framboises apportées dans des assiettes ne perdent rien de leur goût, en passant directement de la bordure à la crème, sans être ballottées dans des corbeilles jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur forme et leur belle apparence ; et cependant, combien de cultivateurs ayant assez de terre inculte pour se procurer toutes ces douceurs, et, combien plus d'habitants de petites villes et de villages, possédant toutes les facilités requises pour avoir un bon jardin, sont privés de cette source de bien-être, soit par ignorance, soit par indolence. Il ne devrait pas en être ainsi. Ceux qui n'en ont jamais fait l'essai seront étonnés en voyant combien est grand le produit du travail employé. Mais nous ne voudrions pas recommander de tenter trop. Un correspondant écrit qu'il a essayé pour la première fois de former un jardin potager, l'année dernière, et qu'il a planté ou semé de toutes les choses qu'il a vu recommander, et dont il a pu se procurer de la semence. Le résultat a été satisfaisant, comme on pouvait s'y attendre. Il n'est pas bon d'entreprendre trop d'abord. Quelques articles bien cultivés donnent de la satisfaction ; une grande collection mal soignée ne donne que du désarroi.

Le présent mois est le temps convenable pour mettre les choses en ordre, et comme le premier ouvrage est de faire des couches-chaudes, les cadres, chassis, etc., doivent être préparés. Un nouveau souscripteur, un jeune ami de l'Ohio, nous prie de lui donner des directions simples pour faire une couche-chaude, "pour l'usage domestique seulement, à moins que nous ne regardions la chose comme si bien entendue, que l'espace qu'elle occuperait serait perdu pour la plupart de nos lecteurs." Les nombreuses questions qui nous ont été faites par des centaines de nouveaux souscripteurs nous montrent qu'un grand nombre d'individus qui ne s'étaient jamais occupés du jardinage, portent maintenant leur attention sur le sujet, et que les directions les plus simples pour la pratique ordinaire sont recherchées avec empressement et sont réellement nécessaires. Nous acquiesçons donc à la demande de notre correspondant, en lui communiquant le système que nous suivons ordinairement et que nous avons déjà recommandé.

Tout particulier devrait avoir une couche-chaude, ne serait-ce qu'asin d'avancer quelques plantes pour le jardin. C'est une opinion trop commune que les couches-chaudes sont dispendieuses et difficiles à conduire, exigeant toute l'habileté d'un jardinier de profession. Les deux suppositions sont tout-à-fait erronées. Tout homme d'une capacité ordinaire peut faire une couche-chaude. Un cadre, une charpente